

## Table des matières

<b>IV. La Sainte Famille, modèle de vertus.....</b>	<b>2</b>
Le bon choix de l'époux .....	2
Joseph choisi comme époux .....	3
Promesse de chasteté entre les époux .....	4
Chasteté et sainteté conjugale.....	4
Une confiance mutuelle totale.....	5
Une vie d'obéissance à Dieu.....	5
La maternité, sommet de l'amour .....	7
L'exil en Egypte : une leçon pour les familles.....	8
• Leçon d'humilité, de résignation, de parfaite entente.....	8
• Prière et abandon à Dieu .....	10
• Frugalité .....	10
• Amour du travail .....	11
• Humilité .....	11
• Respect de l'ordre surnaturel, moral et matériel .....	11
Instruction et éducation de l'Enfant .....	12
• Un enfant entouré de l'affection de ses parents, qui grandit comme tous les enfants .....	12
• Jésus et les fleurs : leçon de spiritualité.....	14
• Leçon de travail avec le père .....	15
• L'école à la maison avec la Mère .....	19
La Vertu pratiquée parfaitement et sous toutes ses formes.....	19

## IV. La Sainte Famille, modèle de vertus

### Le bon choix de l'époux

**Marie parle des conditions pour choisir un époux. En Joseph elle a trouvé un père aimant, un époux fidèle, un compagnon chaste**

Cahiers de 1944 – 11 janvier

Marie dit :

« (...) En échange de mon obéissance, je demandai seulement que Dieu accorde à sa servante un époux qui ne représente pas, pour ma virginité consacrée au Seigneur, une violence perturbatrice et un mépris ironique, mais qu'il soit un compagnon respectueux et saint pour qui la crainte et l'amour de Dieu soient lumière au cœur pour comprendre l'âme de sa femme. Je n'ai rien demandé d'autre. La beauté, la jeunesse, une position sociale, la richesse, tout cela était, à mes yeux, tellement négligeable que cela ne méritait pas la moindre pensée. *J'ai demandé que mon futur époux soit "saint"*. Et je ne me suis occupée de rien d'autre.

**La première condition, trop négligée dans vos mariages actuels, est de se tourner vers Dieu pour lui demander de vous accorder un compagnon conforme à votre caractère et à votre position et, surtout, un compagnon "juste à ses yeux".** Vous ne demandez rien à Dieu en cette heure décisive de la vie de la femme, et vous ne tenez compte ni de votre âme ni de celle de votre compagnon. Il vous suffit qu'il soit beau, riche, jeune, influent dans le monde. Tout le reste n'est d'aucun poids au moment du choix. Malheureusement, c'est après les noces que cela prend de l'importance, et bien des mariages sont une désillusion ; ils se bornent à n'être que cela si l'épouse est une femme aux sentiments chrétiens. Mais si même cela lui manque, le mariage tourne au désastre, dont des innocents sont les victimes expiatoires, et se termine bien souvent par un double adultère. Vous mettez votre âme en péril, et souvent vous l'amenez à la mort, parce que vous ne considérez dans le mariage que des buts humains au lieu de vous tourner vers le Père des cieux en cette heure solennelle.

À la vue de Joseph, toute mon anxiété naturelle disparut comme un nuage qui se dissout pour devenir arc-en-ciel. Il m'a suffi de le regarder dans les yeux pour y lire qu'il était un homme honnête, fidèle, pur, un juste. Son âge, qui était deux fois le mien, lui avait laissé le

regard limpide d'un enfant, parce que le Mal avait eu beau s'agiter autour de lui, qui vivait dans le monde, il n'avait pu pénétrer dans son cœur rempli d'amour pour Dieu.

C'est avec une grande confiance que je mis ma main dans la sienne je sentais **que j'avais trouvé en lui un père aimant, un époux fidèle, un compagnon chaste**, qui allait être semblable à l'olivier et au figuier qui ombragent la petite maison et la défendent contre les vents et contre l'ardeur du soleil, tout en procurant délassement et réconfort de douceur et de nourriture !

Mon doux époux qui ne m'a jamais déçue ! Comme il m'aimait réellement, il a cru en moi en dépit des apparences, il m'a caché ses larmes pour ne pas me troubler, il n'eut pour moi que sourires et secours ; il m'a guidée comme sa fille putative, en me tenant par la main pour me faire sentir qu'il m'était tout proche par son amour, il écartait de moi tout obstacle, il prévenait mes besoins, il était patient, silencieux et chaste, chaste comme seul un ange peut l'être.

Oh oui ! Que le Seigneur en soit béni ! Moi, que l'Éternel avait prédestinée à être Reine de ses anges, j'eus, sur terre déjà, deux anges pour sujets: mon ange gardien dont je sentais l'invisible présence voler continuellement à mes côtés avec des éclairs de lumière et un parfum céleste, et mon angélique époux: sa chair n'étant pas obscurcie par un désir de sang, il vivait auprès de la mienne comme si nous étions deux lys épanouis dans un même parterre qui se parfument mutuellement et fleurissent pour le Seigneur, sont un exemple l'un pour l'autre pour s'élever plus haut, vers Dieu, et pour embaumer plus fort par amour de Dieu et de son compagnon, mais qui n'unissent jamais leur bouches fleuries en un baiser qui souille de pollen la soie angélique de leur habit de pureté.

Mon Joseph saint et béni ! Mon cœur n'a jamais cessé de remercier Dieu de me l'avoir donné pour époux car, en Père saint, le Seigneur a pris soin de sa servante; il a créé cette vivante défense de ma virginité, tirée du Temple, et le souffle du monde se brisait contre Joseph sans que le fracas ou la puanteur de la méchanceté humaine pénètre là où la Vierge éternelle continuait à louer le Seigneur comme si elle était préposée au service de l'autel, au-delà du Saint des Saints, là où resplendissait la gloire du Dieu éternel. »

Joseph choisi comme époux
---------------------------

EMV 12

<https://valtorta.fr/naissance-et-vie-cachee-de-jesus/joseph-choisi-comme-epoux.html>

## Promesse de chasteté entre les époux

EMV 13.5, mars de l'an -6

<https://valtorta.fr/naissance-et-vie-cachee-de-jesus/fiancailles-de-la-vierge-avec-joseph.html>

## Chasteté et sainteté conjugale

Cahiers de 1943 – 28 novembre

Jésus dit :

« La sanctification des peuples à travers Marie commença au moment où l'Esprit fit d'elle une mère et le Fils de Dieu prit chair dans son sein bienheureux.

Joseph était saturé de cette émanation au point d'en devenir presque semblable à la Pleine de Grâce. Le juste pleurait des larmes bienheureuses à la joie qui l'inondait, joie mystique de celui qui contemple, penché sur un miracle de manifestation divine. Adoration et silence furent les caractéristiques de saint Joseph. Vénération respectueuse de la bienheureuse dont il était le protecteur naturel. Et amour.

*Le premier amour chaste entre époux, l'amour tel que devait être celui des humains selon la pensée du Créateur, était un amour sans l'aiguillon des sens et sans boue de malice. Un amour naturel et angélique à la fois puisque, selon la pensée créatrice, il devait y avoir dans l'âme d'Adam et de ses enfants la pureté angélique de l'esprit mêlée à la tendresse humaine et, telle une fleur qui s'épanouit sans péché de la tige qui la porte, l'amour devait naître chez les époux libres du vers de la luxure, et donner des enfants à de chastes couches conjugales.*

*Être chaste ne signifie pas s'interdire l'union conjugale. Cela signifie l'accomplir en pensant à Dieu qui fait de deux animaux pensants deux créateurs mineurs et, tout comme Dieu créa le mâle et la femelle sans mettre la pensée du mal en eux et il ne mit pas dans leur pupille la lumière de la chair pour dévoiler la chair aux innocents, ainsi **les époux devraient faire du mariage une sainte création, égayée par des berceaux**, mais point souillée par la luxure.*

L'époux honnête et saintement amoureux cherche à devenir semblable à l'autre époux, puisque celui qui aime tend à assumer la ressemblance de l'être aimé, de sorte que **le**

**mariage bien compris est une élévation réciproque**, car personne n'est complètement perfide et il suffit que chacun des deux s'améliore sur un point, prenant pour exemple ce qu'il y a de bon dans l'autre pour monter l'escalier de la sainteté en compétition l'un avec l'autre. La sainteté conjugale et individuelle est comme une plante qui pousse une branche plus haute que la précédente et monte, monte vers l'azur. Aujourd'hui, c'est une vertu ; demain, il en bourgeonne une autre, plus haute, et à partir des vertus humaines de tolérance réciproque, on monte aux sommets de l'héroïsme surnaturel.

Joseph, époux chaste et saint de la Chaste et Sainte apprenait de jour en jour, tel un enfant avec sa maîtresse d'école, la science d'être semblable à Dieu, et puisque dans son cœur de juste rien n'entravait la Grâce, il assumait de jour en jour la ressemblance de sa Maîtresse bien-aimée, ressemblant ainsi à Dieu dont Marie était la plus parfaite copie.

(...)

*La Famille était la première à être rachetée par Dieu.* Reconstituée telle que Dieu l'avait conçue : deux personnes qui s'aiment saintement et qui saintement se retrouvent penchées sur le berceau d'un nouveau-né, et dans le baiser qu'elles échangent au-dessus de ce berceau, il n'y a aucune saveur de luxure, mais une gratitude mutuelle et la mutuelle promesse de s'aimer d'un amour réciproque qui aide et reconforte. (...) »

Une confiance mutuelle totale
-------------------------------

EMV 26, 17 août de l'an -5

<https://valtorta.fr/naissance-et-vie-cachee-de-jesus/joseph-demande-pardon-a-marie.html>

EMV 27, 17 novembre de l'an -5

<https://valtorta.fr/naissance-et-vie-cachee-de-jesus/edit-de-recensement.html>

Une vie d'obéissance à Dieu
-----------------------------

Livre d'Azarias – 5 janvier 1947 (Très Saint Nom de Jésus et Vigile de l'Épiphanie)

« (...) **La vie du Christ, de ses parents comme de ses amis, est toute obéissance. La voie du Seigneur est pavée d'obéissance : il l'a empruntée avec sa Mère et Joseph,**

dès les premiers instants de sa vie terrestre. Même alors qu'il n'était qu'un bébé, ceux qui par la volonté divine représentaient Dieu pour lui et auprès de lui, son père putatif et la Vierge, sa Mère, l'ont porté sur cette voie. Si la Mère savait, par la grâce dont elle était remplie, qu'il n'était pas nécessaire d'enseigner à l'Enfant les voies de la justice, le juste Joseph ne connaissait pas tous les mystères que Marie conservait en son cœur (rappelle-toi ici l'explication reçue dans le livre de l'Enfance de Notre Seigneur Jésus). Il voulut donc enseigner à l'Enfant, dès les premières lueurs de l'intelligence, qu'on se doit d'obéir aux ordres de Dieu, même si ces ordres signifient exil, extrême pauvreté ou souffrance. Et Marie, en épouse humble et prudente, seconda son époux, se faisant semblable à lui auprès de l'Enfant qui, pour détourner Satan, fut traité comme tout autre petit enfant d'homme.

Quelle profondeur de vertu en ces mots dits après ceux inhérents à l'obéissance du nom à donner à l'Enfant ! " Joseph se leva, prit avec lui l'enfant et sa mère, *de nuit*, et se retira en Egypte... " et ces autres : " Joseph se leva, prit avec lui l'enfant et sa mère, et il entra dans la terre d'Israël... et, divinement averti en songe, il se retira dans la région de Galilée. "

Son obéissance est prompte et absolue, elle ne discute pas, au point de ne pas même attendre le matin pour l'exécuter. Et ce, non seulement la première fois où le retard d'une heure pouvait entraîner la mort de l'Enfant, mais même la seconde fois, alors que le départ de la ville hospitalière était moins urgent et impliquait une nouvelle fois la perte de ses clients, de ses outils et de ce minimum acquis par son travail. Joseph ignorait ce qu'il allait trouver en retournant dans sa patrie. Mais il part, parce que Dieu le veut, et il va où Dieu le veut.

Une seule fois, Joseph avait douté, et d'une créature. Mais jamais de Dieu. Maintenant, après avoir progressé dans la vertu par la proximité de Marie, il ne douterait plus, il ne doute pas, pas même des créatures, bien au contraire. Il accepte tout. Il se dit à lui-même : " Ma confiance est dans le Très-Haut. Il connaît le cœur des hommes et me sauvera des pièges des menteurs et des impies. " Pour ce qui est des voix du ciel, il n'a jamais douté, il ne doute pas. Et il part.

Imitez l'obéissance des élus et des êtres de prédilection qui ressort de façon éclatante dans les deux messes d'aujourd'hui et de la fête de demain. *Qui sait obéir régnera. Car si Dieu est amour, l'obéissance est signe de la filiation de Dieu. (...) »*

## La maternité, sommet de l'amour

Cahiers de 1943 – 27 novembre

Jésus dit :

« Si toutes les femmes qui ne sont pas dépravées connaissent l'extase de la joie féminine en pensant à leur prochaine maternité, quelle extase ne dut pas éprouver ma sainte Mère, désormais proche de sa sublime maternité !

**La maternité bien comprise est le sommet de l'amour. Plus intense que l'amour qui unit les enfants d'un même berceau, plus chaste que l'amour qui unit deux chairs, l'amour maternel, lorsqu'il est juste, est toujours l'amour complet, parfait et plus élevé que les amours de la Terre.**

Mais Marie n'était pas seulement la créature qui aime l'enfant se formant en elle, fruit d'un double amour de créatures. Marie aimait Dieu en son fils, venu à elle avec sa volonté, son amour, son obéissance pour se faire chair de sa chair.

Elle regardait son ventre inviolé et le voyait comme le ciboire du Dieu vivant. Elle sentait un autre cœur qui battait et elle savait que c'était le cœur d'un Dieu fait chair. Elle anticipait par son désir le moment où elle ferait de ses bras son autel pour la première offrande de l'Hostie du pardon. Et elle se jurait de m'aimer pour réparer à l'avance ce qui déjà faisait pleurer ses yeux et saigner son cœur : les tortures de ma mission de Rédempteur.

Si c'est l'usage chez les être pieux d'accomplir une retraite spirituelle à la veille d'un évènement important pour eux, afin de mieux connaître la volonté du Seigneur et d'être dignes de sa bénédiction sur l'œuvre qui est sur le point de commencer, vous pouvez bien comprendre que cette créature, déjà parfaite dans l'oraison, se soit entourée de voiles mystiques pour s'isoler dans une retraite spirituelle qui s'approfondit au fur et à mesure que s'approchait l'accomplissement de l'évènement.

Marie fit le voyage de Nazareth à Bethléem comme si elle était enfermée dans une mystique clôture, ouverte seulement vers le Ciel qui s'approchait pour la couvrir de toutes ses splendeurs, ses théories d'anges, ses harmonies célestes, comme d'un baldaquin royal piqué de bijoux.

Elle était déjà en extase. Et, voyant passer un homme silencieux qui menait par la bride un petit âne chevauché par une jeune fille, tout absorbée dans sa pensée intérieure, la foule s'écartait, car il semblait qu'une lumière se dégageât de ce groupe et qu'un parfum céleste flottât derrière lui. Et on ne pouvait s'expliquer pourquoi les plus pauvres de cette foule

semblaient des rois devant lesquels la multitude se partage en hommage comme les vagues de la mer que sillonne un majestueux navire.

C'était l'Etoile des mers qui passait, le navire portant la Paix qui passait au milieu de la guerre du monde, la Victorieuse qui passait là où Satan avait rampé, afin de nettoyer la voie du Seigneur qui venait réunir le Ciel et la Terre.

Pâle et douce, elle allait à la rencontre de l'Amour, non plus seulement étreinte de feu spirituel, mais tiédeur des vraies chairs, chairs de femme, mais aussi de Dieu ; et lorsque Joseph brisait cette extase, en y pénétrant comme s'il franchissait le seuil de Dieu, afin de donner à sa Femme le réconfort de quelque nourriture et du repos, elle n'avait pas beaucoup de mots, mais seulement un regard, une parole : " Joseph ! ", une main que l'on serre, et l'onde de l'extase se déversait en Joseph comme d'une coupe remplie à ras bord. *Les paroles troublent l'atmosphère où vit Dieu.* Les justes n'ont pas besoin de paroles pour être persuadés de la présence de Dieu et des admirables effets de cette présence dans un cœur. (...) »

## L'exil en Egypte : une leçon pour les familles

Commentaire de Jésus sur la Sainte Famille (en Egypte)

<https://valtorta.fr/naissance-et-vie-cachee-de-jesus/la-sainte-famille-en-egypte.html>

- Leçon d'humilité, de résignation, de parfaite entente

36.7 Jésus dit :

« C'est ce que tu vois qui constitue la leçon, pour toi comme pour tous. C'est une **leçon d'humilité, de résignation, de parfaite entente**, proposée en exemple à toutes les familles chrétiennes et particulièrement aux familles chrétiennes de ce moment particulier et douloureux.

36.8 Tu as vu une pauvre maison et, ce qui est pénible, une pauvre maison dans un pays étranger.

Nombreux sont les fidèles " ordinaires " qui prétendraient avoir une vie matérielle facile, bien à l'abri de la plus petite peine, une vie prospère et heureuse, uniquement parce qu'ils prient et reçoivent dans l'Eucharistie, parce qu'ils prient et communient pour " leurs " besoins, et non pour les besoins pressants des âmes et pour la gloire de Dieu (il est bien rare, en effet, qu'en priant on ne soit pas égoïste).



Joseph et Marie m'avaient, moi, le vrai Dieu, pour Fils. Pourtant ils n'eurent pas même la maigre satisfaction d'être pauvres dans leur patrie, dans leur pays où ils étaient connus, là où ils possédaient au moins une petite maison " à eux " et où le problème du logement ne se serait pas ajouté à tous les autres ; dans leur pays, il leur aurait été plus facile de se procurer un travail et pourvoir à la vie, puisqu'ils y étaient connus. C'est à cause de moi qu'ils sont deux exilés dans un climat différent, dans un pays différent, si triste en comparaison des douces campagnes de Galilée, et aussi avec une langue, des mœurs différentes au milieu d'une population qui ne les connaît pas, mais qui a cette méfiance habituelle qu'ont les gens pour les réfugiés et les inconnus.

Ils sont privés de ces meubles confortables et chers de " leur " maisonnette, de tant de petites choses humbles et nécessaires mais qui ne paraissaient pas l'être autant là-bas, alors que, vues d'ici, dans le dénuement qui les entoure, elles paraissent avoir la beauté de ce superflu qui rend délicieuses les maisons des riches. Ils ont la nostalgie de leur village et de leur maison, leur pensée s'envole vers ces pauvres choses laissées là-bas, vers le petit jardin potager dont peut-être plus personne ne s'occupe, vers la vigne, le figuier et les autres plantes utiles. Ils sont dans la nécessité de pourvoir à la nourriture de tous les jours, aux vêtements, au feu, à moi enfant, à qui on ne peut pas donner la même nourriture qu'à soi. Et avec ça, beaucoup de peine dans le cœur, à cause de la nostalgie, du souci du lendemain inconnu, à cause de la méfiance du monde peu disposé, surtout dans les premiers temps, à accueillir les offres de travail de deux étrangers.

Pourtant, tu l'as vu, dans cette demeure planent la sérénité, le sourire, la concorde et, d'un commun accord, on tâche de la rendre plus belle, jusqu'au pauvre potager, afin que tout soit pareil à la maison qui a été quittée, et plus confortable encore. Tout tourne autour d'une seule pensée : que la terre hostile me soit rendue moins misérable, à moi le Saint, moi qui viens de Dieu. C'est un amour de croyants et de parents qui se manifeste par mille petites attentions, qui vont de la chevrette qui a coûté tant d'heures de travail supplémentaires, aux petits jouets sculptés sur les morceaux de bois qui restaient, ou encore aux fruits achetés pour moi seul, tandis qu'eux se privent même d'une bouchée de nourriture.

Mon père chéri de la terre, comme tu as été aimé de Dieu, de Dieu le Père du haut des Cieux, de Dieu le Fils, devenu Sauveur sur la terre !

Dans cette maison il n'y a pas de gens nerveux, susceptibles, de visages fermés ni de reproches réciproques, et encore moins envers Dieu qui ne les comble pas de bien-être matériel. Joseph ne reprochera pas à Marie d'être la cause des pertes qu'il a subies et

Marie ne reprochera pas à Joseph de ne pas savoir lui procurer un plus grand bien-être. Ils s'aiment saintement, c'est tout, et leur préoccupation n'est pas leur intérêt personnel, mais celui de leur conjoint. Le véritable amour ne connaît pas d'égoïsme. Et le véritable amour est toujours chaste, même s'il n'est pas parfait en ce domaine autant que celui de deux époux vierges. Unie à la charité, la pureté entraîne à sa suite tout un cortège d'autres vertus et réalise, pour deux personnes qui s'aiment chastement, la perfection conjugale.

L'amour de ma Mère et de Joseph était parfait. Il préludait à d'autres vertus et spécialement à la charité envers Dieu : Dieu était béni à toute heure – même si sa sainte volonté était pénible pour la chair et pour le cœur – car chez ces deux saints l'esprit était plus vivant et dominait tout. C'était cet esprit qui leur faisait magnifier le Seigneur en le remerciant de les avoir choisis comme gardiens de son Fils éternel.

- Prière et abandon à Dieu

**36.9 Dans cette maison, on prie.** On prie trop peu dans les maisons à présent. Le jour se lève, la nuit tombe, le travail commence, vous vous mettez à table, sans avoir la moindre pensée pour le Seigneur qui vous a permis de voir un nouveau jour, de pouvoir arriver à une nouvelle nuit, qui a béni vos fatigues et permis qu'elles vous procurent cette nourriture, ce feu, ces vêtements, ce toit, toutes ces choses nécessaires à votre condition humaine. Tout ce qui vient du Dieu bon est toujours " bon ". Même si ces biens sont pauvres et peu abondants, l'amour leur donne de la saveur et du prix, l'amour qui vous fait reconnaître en l'éternel Créateur le Père qui vous aime.

- Frugalité

**Dans cette maison, on est frugal.** On l'aurait été même si l'argent n'avait pas manqué. On mange pour vivre, on ne vit pas pour manger, avec l'insatiabilité des goinfres et les caprices des gourmands qui absorbent les aliments jusqu'à s'en alourdir et dilapident leurs biens en produits coûteux sans penser à ceux qui n'ont pas leur content ou doivent se priver, sans réfléchir qu'en se modérant ils pourraient épargner à beaucoup les souffrances de la faim.

- Amour du travail

**Dans cette maison, on aime le travail.** On l'aimerait même si l'argent abondait car, par le travail, l'homme obéit au commandement de Dieu et échappe au vice qui, tel un lierre tenace, enserre et étouffe les paresseux semblables à des masses inertes. La nourriture est bonne, le repos agréable, le cœur satisfait quand on a bien travaillé et on apprécie un moment de détente entre un travail et un autre. Le vice aux multiples visages n'entre pas dans la maison et dans l'esprit de ceux qui aiment le travail. De ce fait, il s'y développe affection, estime, respect réciproque. Dans une atmosphère de pureté grandissent les tendres rejetons qui donneront naissance à de futures familles où fleurira la sainteté.

- Humilité

**Dans cette maison règne l'humilité.** Quelle leçon pour vous, qui êtes si orgueilleux ! Marie aurait eu, humainement parlant, mille raisons de s'enorgueillir et de se faire adorer par son conjoint. Tant de femmes le font parce qu'elles ont une culture plus étendue, une naissance noble, une fortune supérieure à celle de leur mari ! Marie a beau être Epouse et Mère de Dieu, elle sert son conjoint, elle ne se fait pas servir et elle est tout affection pour lui. Joseph est le chef de maison que Dieu a jugé digne, si digne, d'être chef de famille, de recevoir de Dieu la garde du Verbe incarné et de l'Epouse de l'éternel Esprit, et pourtant il veille attentivement à alléger Marie de tous les gros et ennuyeux travaux. Il se charge des plus humbles occupations d'une maison pour éviter à Marie de se fatiguer ; comme il le peut, autant qu'il le peut, il lui fait plaisir et s'ingénie à rendre l'habitation plus pratique et à égayer de fleurs le petit jardin.

- Respect de l'ordre surnaturel, moral et matériel

**Dans cette maison, on respecte l'ordre surnaturel, moral et matériel.** Dieu est le Chef suprême et c'est à lui que l'on rend le culte et l'amour : c'est là *l'ordre surnaturel*. Joseph est le chef de la famille et on lui donne affection, respect, obéissance : c'est *l'ordre moral*. La maison est un don de Dieu, tout comme les vêtements et le mobilier. En toutes ces choses, c'est la Providence de Dieu qui se manifeste, de ce Dieu qui donne aux brebis leur toison, aux oiseaux leur plumage, aux prés la verdure, aux animaux domestiques le

foin, aux volatiles le grain et les frondaisons, et qui tisse le vêtement des lys de la vallée. On reçoit avec gratitude la maison, les vêtements, les meubles, en bénissant la main divine qui les fournit, en les traitant avec respect en tant que dons du Seigneur sans les regarder d'un mauvais œil en raison de leur pauvreté, sans les abîmer en abusant de la Providence : *c'est l'ordre matériel*.

36.10 Tu n'as pas compris les paroles échangées dans le dialecte de Nazareth, ni les mots de la prière, mais le spectacle de cette Famille t'a donné une grande leçon. Méditez-la, vous tous qui avez tant à souffrir pour avoir manqué à Dieu en tant de choses et parmi elles aussi en celles où ne manquèrent jamais les saints époux que furent ma Mère et mon père.

Instruction et éducation de l'Enfant
--------------------------------------

- Un enfant entouré de l'affection de ses parents, qui grandit comme tous les enfants

Cahiers de 1943 – 8 décembre (fête de l'Immaculée Conception)

Marie dit :

« Luc, mon évangéliste, écrit aussi que mon Jésus, après avoir été circoncis et offert au Seigneur, "grandissait et se fortifiait, plein de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui" ; et plus loin, il répète que, maintenant un enfant de douze ans, il nous restait soumis et "grandissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes".

Une déformation de la piété des fidèles a fait en sorte que l'ordre que Dieu s'est réservé à lui-même, en vertu de son existence en tant que Fils de l'homme, a été altéré. La légende aime faire de mon Enfant un être prodigieux et pas naturel, qui dès sa naissance aurait agi en homme et aurait donc été tellement en dehors de la norme qu'il en serait devenu monstrueux.

Cette piété erronée n'est pas punie par Dieu, qui la voit, la comprend et la juge comme un acte d'amour imparfait dans sa forme, mais néanmoins agréable parce que sincère.

Mais je veux te parler de mon Enfant tel qu'il était à l'époque où, sans sa Maman, il n'aurait pu rien faire : un petit être tendre, délicat, blond, au teint d'un rose léger, et beau, beau comme aucun fils d'humain, et bon, plus que les anges qu'avait créés son Père et le nôtre. Sa croissance ne fut ni plus ni moins que celle d'un enfant sain dont sa mère prend soin. Intelligent mon Enfant. Très. Comme peut l'être un être parfait. Mais son intelligence s'éveilla de jour en jour selon la norme commune à tous les enfants nés d'une femme.

C'était comme si un soleil se levait peu à peu dans sa petite tête blonde. Ses regards, non plus vagues comme ceux des premiers jours, commencèrent à se poser sur les choses et surtout sur sa Maman. Les premiers sourires, incertains d'abord, puis de plus en plus sûrs lorsque je me penchais sur son berceau ou le prenais sur mes genoux pour l'allaiter, le laver, l'habiller et l'embrasser.

Les premiers mots informes et puis de plus en plus clairs. Quel bonheur d'être la Maman qui enseigne au Fils de Dieu à dire : "Maman ! ". Et la première fois qu'il articula ce mot comme il faut, ce mot que personne comme lui ne sut jamais dire avec tant d'amour et qu'il me dit jusqu'à la dernière respiration, quelle fête pour moi et Joseph, et que de baisers sur la petite bouche où avaient poussé les premières dents !

Et les premiers pas de ses petits pieds si tendres, roses comme les pétales d'une rose carnée, ces petits pieds que je caressais et embrassais avec l'amour d'une mère et l'adoration d'un fidèle, et qu'on allait un jour clouer sur la croix, que je verrais se contracter dans un spasme, devenir livides et glacés.

Et ses chutes quand il commença à marcher tout seul. Je courais le relever et embrasser ses bleus... Oh ! alors je pouvais le faire ! Je le verrais un jour tomber sous la croix, déjà agonisant, déguenillé, souillé de sang et des ordures que la foule cruelle lui lançait, et je ne pourrais plus courir le relever, embrasser ses contusions sanglantes, pauvre Maman d'un pauvre Fils justicié.

Et ses premières gentilleses : une petite fleur cueillie au jardin ou en chemin et qu'il m'offrait, un tabouret traîné à mes pieds pour que je fusse plus confortable, un objet laissé tomber et qu'il ramassait pour moi.

Et son sourire. Le soleil de notre maison ! La richesse qui couvrait d'or et de soie les murs nus de ma maisonnette ! Ceux qui ont vu le sourire de mon Fils ont vu le Paradis sur Terre. Un sourire serein aussi longtemps qu'il fut enfant. Un sourire de plus en plus peiné jusqu'à en devenir triste au fur et à mesure qu'il devenait adulte. Mais toujours un sourire. Pour tous. Et ce fut une raison de son charme divin qui faisait que les foules le suivaient enchantées.

Son sourire était déjà parole d'amour. Et puis, quand au sourire s'unissait la voix, la plus belle que le monde jamais connût, même le sol et les épis de blé frémissaient. C'était la voix de Dieu qui parlait, Maria. Et ce fut un mystère, que seules les raisons insondables de Dieu peuvent expliquer, que Judas et les Hébreux pussent, après l'avoir entendu parler, arriver à le trahir et à le tuer.

Son intelligence, qui s'ouvrait de plus en plus jusqu'à atteindre à la perfection, m'inspirait

admiration et respect. Mais elle était tellement tempérée de bonté que jamais elle ne mortifia personne. Mon doux Fils, qui fus doux avec tout le monde, et surtout avec ta Maman !

Lorsqu'il était jeune garçon, je m'interdisais de l'embrasser comme lorsqu'il était petit. Mais ses baisers et ses caresses ne vinrent jamais à me manquer. C'est lui qui sollicitait sa Maman, dont il comprenait la soif d'amour, à boire la vie en embrassant ses chairs saintes, à boire la joie.

Avant la dernière Cène, il vint chercher le réconfort auprès de sa Maman. Et il resta appuyé sur mon cœur comme pendant son enfance. Il voulut se saturer de l'amour d'une mère pour pouvoir résister au désamour du monde entier. (...) »

- Jésus et les fleurs : leçon de spiritualité

Cahiers de 1945-1950 – 25 décembre 1945

Marie dit :

« Ma fille, c'est le cœur qui conduit, et non la science, dans les prés fleuris de l'amour. Lorsque mon Enfant faisait ses premiers pas, beaucoup de fleurs étaient réapparues dans les prés de Bethléem grâce aux premières pluies d'automne. Et lui, le cher petit, s'efforçait d'avancer son saint petit corps en dirigeant ses pas d'une fleur à l'autre qui parsemait l'herbe des prés ; comme un petit oiseau, il gazouillait des mots informes à ces fleurs créées par son Père. Et, j'en suis sûre, ces fleurs comprenaient les paroles mystérieuses de l'Enfant-Dieu réduit, par amour pour nous tous, à l'état d'enfant balbutiant, lui qui est la Parole.

Mais au printemps suivant – et même davantage si l'on compte ceux qui ont suivi -, il marchait, d'un pas sûr désormais, le long des routes qui bordaient le Nil – dont les inondations avaient nourri et changé le sol en terres fertiles – pour aller de fleur en fleur comme une blonde abeille, comme une joyeuse alouette ; il les cueillait pour moi et déversait son butin sur mon sein en riant de toutes ses petites dents, qui brillaient entre ses lèvres roses ; il renversait alors la tête pour quémander des baisers sur ses yeux couleur de ciel, et m'interrogeait sur les noms ou les histoires des fleurs. Il foulait aussi savoir à quoi servaient leurs sucres.

Or, une fois, le dernier printemps en Egypte, la Sagesse divine s'exprima par ses lèvres innocentes. Il m'avait écouté parler. Puis il avait séparé les fleurs à son idée. Il paraissait jouer. Mais son esprit travaillait. Joseph, qui sciait de longues planches à l'ombre verte des

nouvelles feuilles de notre pauvre jardin, observa que les fleurs les plus belles se trouvaient reléguées d'un côté et négligées, alors que ses caresses et ses mots doux allaient aux humbles fleurs de camomille, de muguet sauvage, de cochléarias, de renoncules, de chicorée, de stellaires ou de trèfles rouges ; il lui demanda : " Pourquoi donc, mon fils, préfères-tu les fleurs simples et communes et non ces splendides roses, ces riccardias et ces jasmins doubles que Rachel, fille de Lévi, t'a données ?— Parce que ce sont les fleurs qui montrent de la charité pour les hommes. Elles sont charité, pas seulement plaisir des yeux et du nez ", répondit Jésus. Après être restés muets devant la sagesse de notre petit Enfant, Joseph et moi nous inclinâmes ensemble pour l'embrasser sur son front lumineux. »

- Le rôle du père - Leçon de travail – Commentaire de Jésus

EMV 37, mars de l'an 2

37.1 Je vois apparaître, doux comme un rayon de soleil un jour de pluie, mon Jésus, petit enfant de cinq ans environ, tout blond et charmant dans un simple vêtement bleu ciel qui descend à la moitié de ses mollets potelés.

Il joue dans le petit jardin avec de la terre. Il en fait des petits tas, y plante de petites branches comme pour faire des bosquets en miniature et se sert de cailloux pour créer des chemins ; il voudrait ensuite faire un petit lac au pied de ces minuscules collines. Pour y arriver, il prend un fond de quelque vieux plat qu'il enterre jusqu'au bord. Puis il le remplit d'eau avec un récipient qu'il plonge dans un bassin qui doit servir pour la lessive ou l'arrosage du petit jardin. Mais il n'arrive qu'à mouiller son vêtement, surtout les manches. L'eau fuit du plat fêlé et peut-être fissuré et... le lac est à sec.

Joseph paraît sur le seuil, observe en silence pendant quelque temps le travail de l'Enfant et sourit. C'est bien un spectacle réjouissant et qui fait sourire. Puis, pour l'empêcher de se mouiller davantage, il l'appelle. Jésus se retourne, tout content de voir son père et court vers lui, les bras tendus. Joseph essuie les petites mains salies et mouillées avec un pan de son court vêtement de travail et les embrasse. Puis un doux dialogue s'engage entre eux deux.

Jésus explique son travail, son jeu et les difficultés qu'il rencontre dans l'exécution. Il voulait faire un lac comme celui de Génésareth (ce qui me laisse supposer qu'on lui en avait parlé ou qu'on l'y avait conduit). Il voulait le recréer en petit pour s'amuser. Ici se trouvait Tibériade, là Magdala, plus loin Capharnaüm. Cette route conduisait à

Nazareth en passant par Cana. Il voulait lancer de petites barques sur le lac : ces feuilles sont des barques pour aborder l'autre rive, mais l'eau fuit...

Joseph observe et s'intéresse comme si c'était une chose sérieuse. Puis il lui propose de faire le lendemain un petit lac, non pas avec un plat ébréché, mais avec un petit bassin de bois, bien poissé et jointif, sur lequel Jésus pourrait lancer de petites barques de bois que Joseph va lui apprendre à fabriquer. 37.2 Justement il vient lui apporter de petits instruments de travail fabriqués tout exprès pour lui afin qu'il puisse sans effort apprendre à s'en servir.

« Comme ça, je t'aiderai ! Dit Jésus avec un sourire.

– Comme ça tu m'aideras et tu deviendras un bon menuisier. Viens les voir. »

Ils entrent dans l'atelier. Joseph lui montre un petit marteau, une petite scie, de minuscules tournevis, un petit rabot étalés sur un établi de menuisier en herbe, un établi à la taille du petit Jésus.

« Vois : pour scier, on met le bois en l'appuyant de cette façon. On prend la scie de cette manière et on scie en prenant garde de ne pas toucher les doigts. Essaie... »

La leçon commence. Jésus rougit sous l'effort, il serre les lèvres, scie avec attention puis rabote la petite planche et, même si elle est un peu tordue, elle lui semble jolie. Joseph le félicite et lui apprend à travailler avec patience et amour.

37.3 Marie revient. Elle était sûrement sortie de la maison. Elle s'arrête à l'entrée et regarde. Aucun des deux ne la voit, car ils lui tournent le dos. La Maman sourit en voyant le zèle avec lequel Jésus manie le rabot et la tendresse avec laquelle Joseph l'instruit.

Mais Jésus devait sentir ce sourire. Il se retourne, voit sa Mère et court à elle avec sa planche à moitié rabotée et la lui montre. Marie admire et se penche pour donner un baiser à Jésus. Elle recoiffe ses cheveux ébouriffés, essuie la sueur de son visage, écoute affectueusement l'Enfant qui lui promet de lui faire un petit escabeau pour qu'elle soit plus à l'aise quand elle travaille. Joseph, debout près du minuscule établi, les mains sur les hanches, regarde et sourit.

J'ai assisté à la première leçon de travail de mon Jésus et je me suis imprégnée de la paix de cette sainte famille.



**Enseignement de Jésus à Maria Valtorta**



#### 37.4 Jésus dit :

« Je t'ai consolée, mon âme, par une vision de ma petite enfance heureuse malgré sa pauvreté, parce qu'entourée de l'affection de deux saints, les plus grands que le monde ait portés.

37.5 On dit que Joseph fut mon père nourricier. Bien sûr, il n'a pas pu, puisqu'il était homme, me donner du lait comme Marie qui m'en a nourri, mais il s'est usé au travail pour me procurer le pain et des aliments fortifiants. Il a eu pour moi la tendresse d'une vraie mère. C'est de lui que j'ai appris – et jamais élève n'eut un meilleur maître – tout ce qui d'un enfant fait un homme, et un homme qui doit gagner son pain.

Si mon intelligence de Fils de Dieu était parfaite, il faut réfléchir et croire que je n'ai pas voulu m'affranchir de façon sensationnelle des règles de la croissance. Rabaissant donc la perfection de mon intelligence divine au niveau de la compréhension humaine, je me suis assujetti à avoir pour maître un homme et à avoir besoin d'un maître. Si, par la suite, j'ai appris rapidement et en faisant preuve de bonne volonté, cela ne m'enlève pas le mérite de m'être mis sous la dépendance d'un homme, ni à cet homme juste le mérite d'avoir nourri ma petite intelligence des connaissances nécessaires à la vie.

Ces doux moments passés à côté de Joseph qui m'amenait comme en jouant à être capable de travailler, je ne les oublierai jamais, même maintenant que je suis au Ciel. Et quand je regarde mon père putatif, je revois le petit jardinet et l'atelier enfumé, et il me semble voir apparaître ma Mère avec son sourire qui illuminait notre maison et me comblait de joie.

37.6 Combien les familles auraient à apprendre de cette perfection d'époux qui s'aimèrent comme nuls autres ne se sont aimés !

Joseph en était le chef. Son autorité dans la famille était indiscutée et indiscutable. Devant elle s'inclinait respectueusement celle de l'Épouse et Mère de Dieu, et le Fils de Dieu s'y assujettissait. Tout ce que Joseph décidait de faire était bien fait, sans discussions, sans objections, sans résistances. Sa parole était notre petite loi. Et, malgré cela, quelle humilité chez lui ! Jamais un abus de pouvoir du fait de son autorité, jamais une volonté déraisonnable sous prétexte que c'était lui le chef. Son épouse était sa douce conseillère et si, dans sa profonde humilité, elle se considérait comme la servante de son conjoint, Joseph tirait de la sagesse de celle qui était pleine de grâce, la lumière qui le guidait en toutes circonstances.

Et moi, je grandissais comme une fleur protégée par deux arbres vigoureux, entre ces deux amours qui s'entrelaçaient au-dessus de moi, pour me protéger et m'aimer.

Non, tant que ma jeunesse me fit ignorer le monde, je n'ai pas regretté le Paradis. Dieu le Père et l'Esprit de Dieu n'étaient pas absents parce que Marie en était remplie, et les anges avaient là leur demeure car rien ne les éloignait de cette maison. L'un d'eux, pourrais-je dire, s'était incarné et c'était Joseph, une âme angélique, libérée du poids de la chair et uniquement occupée à servir Dieu et ses intérêts, et à l'aimer comme l'aiment les séraphins. Le regard de Joseph ! Serein et pur comme la lumière d'une étoile qui ignore les concupiscences de la terre. C'était notre repos, notre force.

37.7 Bien des gens s'imaginent que je n'ai pas souffert humainement quand s'éteignit le regard de ce saint qui veillait sur notre maison. Si j'étais Dieu et si, comme tel, je connaissais le bienheureux sort de Joseph, donc si, pour cette raison, je n'étais pas affligé de son départ qui devait lui ouvrir le Ciel après un court séjour dans les limbes, comme homme, j'ai pleuré dans la maison privée de son affectueuse présence. J'ai pleuré sur l'ami disparu. N'aurais-je donc pas dû pleurer sur ce saint qui m'était si proche, sur le cœur duquel j'avais dormi tout petit et qui pendant tant d'années m'avait entouré de son amour ?

37.8 Enfin, je fais observer aux parents comment Joseph a su faire de moi un bon travailleur sans le secours d'une formation pédagogique.

A peine étais-je arrivé à l'âge où je pouvais manier les outils, il ne me laissa pas moisir dans l'oisiveté, il me mit au travail et devint le premier auxiliaire de mon amour pour Marie pour m'encourager au travail. Confectionner des objets utiles à sa mère, c'est ainsi qu'il inculquait le respect dû à la mère que tout fils devrait avoir. C'était sur ce levier du respect et de l'amour qu'il s'appuyait pour former le futur charpentier.

Où sont aujourd'hui les familles dans lesquelles on fait aimer le travail aux jeunes enfants pour leur apprendre à faire plaisir à leurs parents ? Les enfants, maintenant, sont des despotes dans la maison. Ils grandissent, durs, indifférents, grossiers envers leurs parents. Ils les considèrent comme leurs domestiques, leurs esclaves. Ils ne les aiment pas et en sont peu aimés. Car, tout en faisant de vos enfants des capricieux tout-puissants, vous vous séparez d'eux par un absentéisme honteux.

Ils sont les enfants de tout le monde. Mais, à vous, ils ne vous appartiennent guère, ô parents du XXe siècle. Ils sont beaucoup plus les enfants de la nourrice, de l'institutrice, ils appartiennent au collège, si vous êtes riches, à leurs compagnons, à la rue, à l'école, si vous êtes pauvres. Mais ils ne sont plus à vous. Vous, les mères, vous les mettez au monde, et c'est tout. Vous, les pères, vous n'en avez pas davantage souci. Mais un enfant, ce n'est pas seulement un être de chair. C'est une intelligence,

un cœur, une âme. Soyez-en donc sûrs, personne plus qu'un père et une mère n'a le droit et le devoir de former cette intelligence, ce cœur, cette âme.

37.9 La famille existe et doit exister. Il n'y a pas de théorie ou de progrès qui puisse s'opposer à cette vérité sans provoquer des dégâts. Une famille qui se désagrège ne peut que susciter à l'avenir des hommes et des femmes toujours plus dépravés et qui causeront de plus grands dégâts. Et je vous dis en vérité qu'il vaudrait mieux qu'il n'y ait plus de mariages ni d'enfants sur la terre, plutôt que d'y avoir des familles moins unies que ne le sont les tribus de singes, des familles qui ne sont pas des écoles de vertu, de travail, d'amour, de foi, mais un chaos où chacun vit pour soi comme des engrenages mal assemblés qui finissent par se rompre.

Rompez, désagrégez. Les fruits de cette désagrégation de la forme la plus sainte de la vie sociale, vous les voyez, vous les subissez. Continuez donc, si vous le voulez. Mais ne venez pas vous plaindre si cette terre devient toujours plus un enfer, un repaire de monstres qui dévorent familles et nations. Vous le voulez : qu'il en soit ainsi. »

- L'école à la maison avec la Mère

EMV 38, octobre de l'an 3

<https://valtorta.fr/naissance-et-vie-cachee-de-jesus/marie-enseigne-a-jesus-a-jude-et-a-jacques.html>

<h2>La Vertu pratiquée parfaitement et sous toutes ses formes</h2>
--

Cahiers de 1944 – 8 août

Jésus dit :

« L'on peut dire que ma vie terrestre fut une continuelle épiphanie, puisque épiphanie veut dire manifestation. Or je me suis manifesté aux hommes pendant mes trente-trois ans, sans arrêt.

Même quand – et là où – cette manifestation ne s'accompagnait pas de ce "quelque chose" de miraculeux capable de rappeler vigoureusement l'attention des hommes, toujours déviée vers ce qui est moins bon, il y avait cependant un signe de manifestation surnaturelle : c'était la Vertu pratiquée parfaitement et sous toutes ses formes par le Fils de Joseph et de Marie de Nazareth, par le Fils de Joseph le charpentier et de Marie, cette humble femme, pauvre et silencieuse, qui vivait pratiquement inconnue de ses concitoyens en raison de la réserve de sa vie à la maison. Par ses humbles vertus quotidiennes

*d'amour et de respect envers ses parents, d'activité, d'honnêteté dans le travail et l'argent gagné, de respect de lui-même, d'obéissance aux lois et à ses supérieurs, de charité envers le prochain, de justice, de tempérance et, plus encore, dans les sens,* le Fils de Joseph le charpentier était sage, et chacun de ses actes manifestait une âme dans laquelle vivaient Dieu et ses perfections.

Mais le monde, et jusqu'au petit monde de Nazareth, ne remarque jamais les manifestations d'une vertu qui, parce qu'elle est quotidienne et liée aux événements de tous les jours, avance humblement sur son chemin fleuri d'épines ; ces dernières deviennent des roses à la *seule* condition qu'elles soient piétinées, blessées et que du sang et des larmes coulent, pour progresser fidèlement en vertu. Laissons donc de côté cette manifestation quotidienne, pendant trente ans, de celui qui croissait et *se fortifiait* non seulement physiquement, mais dans la partie supérieure [de son être] ; comme, par nature, il possédait la plénitude de la Sagesse et de la Grâce, il avait, par amour des hommes, posé des limites à ces perfections incarnées dans votre misère en même temps que son esprit, si bien qu'il leur permettait de croître *selon les règles liées à l'âge humain* : il progressait donc avec mesure en croissant en sagesse et en grâce, comme Fils de l'homme devant la face de Dieu son Père, et devant les hommes ses fils, et *désormais* ses frères en raison de son incarnation.

Quels horizons de science divine peuvent s'ouvrir à vous par *un seul mot* de mon Evangile ! Quel mystère d'amour et de justice parfaits renferment ces expressions : "*il se fortifiait*" et "*il croissait*" !

